La Voie À Suivre

NASSO

524

7 Juin 2008

4 SIVAN 5768

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA
11, rue du plateau
75019 PARIS
Tel: 01 42 08 25 40
Tel: 01 48 03 53 89
Fax 01 42 06 00 33
www.hevratpinto.org
Responsable de publication
Hanania Soussan

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

GARDE TA LANGUE !

On est obligé de faire des remontrances

Si pour une raison de force majeure on se trouve pris dans un groupe de gens qui ont l'habitude de dire du lachon hara, et qu'on entend d'eux du lachon hara, si l'on estime qu'il est possible que des remontrances puissent les arrêter, on est certainement obligé par la Torah de leur faire des remontrances. Et même si l'on estime que les remontrances ne serviront à rien, on n'a pas le droit de se taire, de peur qu'ils ne pensent qu'on est d'accord avec eux.

('Hafets 'Haïm)

S'ELEVER PAR L'ETUDE DE LA TORAH
(PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

Les Sages ont institué de lire la parachat Bemidbar avant la fête de Chavouot et la parachat Nasso après la fête (Tour Orah 'Haïm 428), car pendant la fête de Chavouot, qui est le jour où nous avons reçu la Torah, chacun ajoute à l'étude et à l'accomplissement des mitsvot, et une fois que la fête est passée, tout le monde retourne à son travail et oublie. Et bien que chacun ait pris sur lui d'améliorer ses actes et d'étudier plus pendant toute l'année, ses préoccupations le lui font oublier malgré lui et ne lui permettent pas de vraiment le faire, alors parfois il désespère et se dit : « Je n'ai pas la possibilité d'accomplir tout ce que j'ai pris sur moi ! »

C'est pourquoi nos Sages ont institué qu'on lise la parachat Nasso immédiatement après la fête. En effet, cette paracha commence par l'expression « élever la tête ». « Nasso » signifie élever, pour nous dire que même si quelqu'un est obligé de faire vivre sa famille, et que cela l'empêche d'accomplir tout ce qu'il a pris sur lui-même pendant la fête, il ne doit pas se décourager, et il lui est interdit de désespérer. Il ne doit pas permettre au mauvais penchant de rentrer en lui et de lui dire : « Comme tu ne peux pas accomplir toutes tes bonnes résolutions, ce n'est pas la peine de faire même ce que tu peux effectivement faire ! » Il doit chasser de lui cette tendance et faire même peu de choses, tout ce qu'il peut.

La Guemara enseigne (Berakhot 5b) : « Celui qui fait beaucoup est égal à celui qui fait peu, pourvu qu'il tourne son cœur vers le Ciel. » Mais quand l'homme désespère totalement et ne fait même pas un peu, il vaudrait mieux qu'il ne prenne rien du tout sur lui plutôt que de s'engager et de ne pas accomplir. S'il fait même un peu, ce qu'il a pris sur lui est valable.

Même un seul jour par an

C'est pourquoi la Torah a dit « Elève la tête ». Même si l'homme n'a pas réussi à accomplir toutes ses résolutions, cela ne doit pas le rendre triste, et il ne doit pas permettre au mauvais penchant de le séduire. Il doit plutôt s'élever et faire tout ce qui est en son pouvoir. Comment peut-on en arriver à une telle élévation ? En se fixant des temps d'étude pour la Torah. Par la Torah, on méritera de chasser le mauvais penchant, comme l'ont dit les Sages (Kidouchin 30b) : « J'ai créé le mauvais penchant, Je lui ai créé la Torah comme antidote. » C'est pourquoi il est dit : « Elève [compte] aussi la tête des enfants de Guershon », ne lis pas « Guershon » mais « guerouchin » (chasser), car la Torah chasse le mauvais penchant. Quand l'homme étudie la Torah, il chasse immédiatement de lui-même le mauvais penchant, et nos Sages ont dit : « Celui qui étudie la Torah, les forces impures se séparent de lui. »

Même si celui qui travaille pour gagner sa vie ne peut pas étudier toute la journée, les Sages nous ont parlé ('Haguiga 5b) de Rabbi Eidi le père de Rabbi Ya'akov, qui pour aller de chez lui au beit hamidrach avait un chemin très long, qui lui prenait trois mois de marche. Rabbi Yo'hanan lui a dit : « Quiconque étudie la Torah même un seul jour dans l'année, l'Ecriture le lui compte comme s'il l'avait fait pendant toute l'année ! »

Donc même si l'on n'a pas la possibilité d'étudier toute la journée, on s'efforcera de le faire au moins pendant quelques heures, le matin ou le soir, on réussira ainsi à accomplir ce qu'on a pris sur soi à la fête de Chavouot et on aura une élévation intérieure, ainsi qu'il est dit « Elève la tête », car l'étude est une élévation de la tête.

Mais si l'on n'étudie pas la Torah immédiatement après la fête, et qu'on ne tient pas sa parole, on ne conserve pas la Torah qu'on étudie. Même si on étudie plus tard, comme le moment du don de la Torah est passé et qu'on n'a pas accompli ce qu'on avait pris sur soi, on va l'oublier. Les Sages ont dit (Sifri Devarim 48) : « Si quelqu'un entend un enseignement de la Torah tout de suite et l'accomplit tout de suite, de même que ce premier enseignement se gardera en lui, ce qu'il fait ensuite se gardera en lui, mais s'il entend tout de suite et oublie tout de suite, de même que ce qu'il a entendu ne s'est pas conservé, ce qu'il entendra ensuite ne se conservera pas. » Il est écrit dans Méguilat 'Hassidim : « Si tu m'abandonnes un jour, Je t'abandonnerai deux jours » (Yérouchalmi Berakhot 9, 5).

Ajouter dans l'étude de la Torah

Dans le verset « Elève [compte] aussi la tête des enfants de Guershon », la Torah fait également allusion au fait que même si l'on ne peut pas commencer quelque chose de nouveau qu'on a pris sur soi dans le service de Hachem, on doit au moins ajouter à ce qu'on avait l'habitude de faire jusqu'à présent. Ainsi qu'il est dit dans le Midrach (Vayikra Rabba 25, 1) : Si quelqu'un a commis une faute, que peut-il faire pour vivre ? S'il avait l'habitude d'étudier une page, qu'il en étudie deux, et s'il avait l'habitude d'étudier un chapitre, qu'il en étudie deux. C'est pourquoi il est dit « aussi », cela vient ajouter, même si on ne peut pas commencer quelque chose de nouveau, qu'on s'efforce au moins d'ajouter, « aussi ».

C'est ce que voulaient dire nos Sages dans le Midrach sur le verset « Elle est plus précieuse que les perles ». Le mot « peninim » (perles) évoque un début, il faut commencer immédiatement après la fête à accomplir tout ce qu'on a pris sur soi, parce qu'on ne s'élève véritablement qu'en prenant sur soi pendant la fête un supplément d'études et de bonnes actions, même si ce n'est qu'un début. Si on a commencé quelque chose et qu'on étudie au début de l'année, l'Ecriture vous le compte comme si on l'avait fait pendant toute l'année, et on finira vraiment par étudier pendant toute l'année.

Mais si on ne marque pas un commencement et qu'on ne prenne rien sur soi pendant la fête, on ne conservera jamais ce qu'on étudie. Et bien qu'on étudie la Torah, comme on n'a pas marqué un commencement en prenant quelque chose sur soi pendant la fête, on ne conserve pas ce qu'on a déjà étudié.

Comme la parachat Nasso vient immédiatement après le don de la Torah, toutes les choses importantes de la Torah en dépendent. Les Sages qui comptaient toutes les lettres de la Torah ont trouvé que la parachat Nasso est la plus longue de toutes les parachiot de la Torah, pour nous montrer qu'elle est l'essentiel et le point de départ ! Quelqu'un qui prend sur lui le joug de la Torah pendant la fête et étudie immédiatement après, même un petit moment, il lui est promis qu'il conservera sa Torah.

A PROPOS DE LA PARACHA

« Il s'abstiendra de vin et de boisson enivrante » (6, 3)

La Torah ne veut pas dire, nous avertit Rabbi Ovadia Sforno, que celui qui s'abstient doit se tourmenter par le jeûne, car ainsi il diminue sa façon de servir Hachem, comme le disent les Sages, et on ne doit pas mortifier son corps par des coups.

Mais on doit s'abstenir du vin, car ainsi on diminue beaucoup le désir et on soumet son instinct sans porter du tout atteint à sa force.

« Les princes d'Israël, chefs de leurs familles paternelles, firent des offrandes » (7, 2)

Comme on le sait, les princes ont commencé à faire leurs offrandes le premier Nissan, pendant douze jours consécutifs. L'ordre des offrandes ne correspondait pas à l'ordre de la naissance des tribus, mais c'est le prince de la tribu de Yéhouda qui a offert son sacrifice en premier, ensuite ce sont Issakhar et Zevouloun, et ensuite seulement est arrivé le tour de la tribu de Réouven.

Le Midrach indique que la tribu de Réouven s'en est fâchée devant Moché. Moché lui a répondu que c'est l'ordre qu'il avait reçu de D. En effet, Yéhouda avait été prêt à donner sa vie pour entrer le premier dans la mer, il avait mérité d'être le premier à apporter son sacrifice. Après lui Issakhar, car l'idée de faire une offrande pour l'inauguration du Sanctuaire venait d'Issakhar. Et aussi pour l'étude de la Torah où Issakhar excellait. Ensuite Zevouloun, à cause de son accord avec Issakhar, selon lequel il divisait ses revenus par deux, une moitié pour lui-même et une moitié pour Issakhar qui étudiait la Torah. Il avait fait avec son frère la condition de la division de la récompense de l'étude à parts égales. Il est dit que dans l'avenir, le Saint béni soit-Il abritera ceux qui ont soutenu la Torah à côté de ceux qui l'ont étudiée.

« Voici comment vous bénirez les bnei Israël » (6, 23)

Pourquoi le verset commence-t-il au pluriel : « Voici comment vous bénirez – dites-leur », puis ensuite, dans la bénédiction, passe-t-on au singuler : « Que Hachem te bénisse et te garde, que Hachem fasse briller Sa face vers toi », et ainsi de suite ?

On en trouve une explication dans le livre « Dan MiDaniel ». Le pluriel ne convient pas à n'importe quelle bénédiction, car une bénédiction donnée n'est pas égale pour chaque personne.

Par exemple « Que Hachem te bénisse » peut vouloir dire par l'argent ou par les enfants. L'argent est une bénédiction pour l'un, alors qu'il est une malédiction pour l'autre, car il le détourne du droit chemin. La même chose s'applique aux enfants. Quand les enfants sont droits et qu'ils donnent de la satisfaction aux parents, c'est une bénédiction, mais quand ils leur apportent de la douleur, ce n'est pas une bénédiction, mais le contraire.

C'est pourquoi les bénédictions sont données au singulier, à chacun la sorte de bénédiction dont il a besoin…

« Celui qui présenta le premier jour son offrande » (7, 12)

On est obligé de dire que la Torah vient du Ciel et a été donnée à l'époque de Moché et non qu'au cours des dernières générations quelqu'un s'est levé et a inventé la Torah, a dit Rabbi Ya'akov Israël Kanievsky zatsal. Il y a une preuve évidente dans la Torah du fait qu'elle n'a pas été créée par des hommes.

La parachat Nasso raconte l'offrande des douze chefs de tribus : Celui qui a offert le premier jour, le deuxième jour, le troisième jour, et ainsi de suite. Si c'était un homme qui avait écrit cela, se serait-il donné la peine de réécrire la même chose exactement douze fois ? Il se serait contenté de décrire le déroulement de l'offrande, qui avait offert quel sacrifice et comment, et c'est tout. Ce n'est pas autre chose qu'un témoignage fiable que la Torah a été donnée du Ciel, par la main de Moché.

HISTOIRE VECUE

Extrait de l'enseignement du Gaon et Tsadik Rabbi David 'Hanania Pinto Chlita

Il y a un orgueil positif !

« Elève [compte] la tête des enfants de Guershon »

Je voudrais expliquer ce verset de plusieurs façons, comme des allusions :

« Elève la tête des enfants de Guershon », le Saint béni soit-Il a ordonné à Moché d'élever les têtes, c'est-à-dire les inciter à expulser (garesh) le mauvais penchant de leur cœur.

Si nous disons que Guershon est une allusion au fait qu'il faut expulser le mauvais penchant du cœur, il faut aussi expliquer comme une allusion que le mot « Guershon » a la même valeur numérique que « veyanoussou messaneikha » (tes ennemis s'enfuiront), c'est-à-dire que nous nous efforçons de chasser notre grand ennemi, qui est le mauvais penchant, et il s'enfuit devant nous. De cette façon, nous mériterons la venue de « mevasser tov » (le machia'h), expression qui a également la même valeur numérique que « Guershon », rapidement et de nos jours, Amen.

On peut également dire en adoptant une autre démarche que « nasso » est composé des mêmes lettres que « sana » (haïr), et c'est une allusion au fait que le Saint béni soit-Il déteste celui qui est orgueilleux et se sent supérieur aux autres.

De plus, on peut aussi dire que Guershon rappelle la racine « guer » (étranger). L'homme doit être en ce monde comme un étranger, car son origine est la poussière et sa fin est la poussière. Ses jours passent comme l'ombre, nos jours comptent soixante-dix ans, ou au mieux quatre-vingts ans.

L'essentiel de ce que doit faire l'homme en ce monde est de se préparer des provisions de route. En effet, ce monde-ci ressemble à un corridor devant le monde à venir. Les Sages ont enseigné « Prépare-toi dans le corridor pour rentrer dans le palais » (Avot 4, 16). On ne doit pas être en ce monde comme un citoyen et se plonger dans les vanités de ce monde, au point d'oublier l'essentiel de sa venue ici-bas, qui est le monde à venir.

« Que Hachem te bénisse et te garde »

« Qu'Il te bénisse – que tes biens soient bénis. Et qu'Il te garde – que des brigands ne viennent pas prendre ton argent » (Rachi).

Le gaon Rabbi Ezra Attiya avait l'habitude de raconter l'histoire suivante à propos de cette bénédiction.

Dans une ville de sages et d'érudits, à savoir la ville d'Alep en Syrie, vivait la famille Fidjutto, qui avait une ascendance prestigieuse, et qui représentait l'ambassade d'Autriche.

L'un des membres de cette famille, connu pour sa très grande richesse, prêtait parfois de l'argent aux habitants de la ville, juifs et non-juifs. Un jour se présenta chez lui un marchand non-juif qui avait des champs et des vergers, des vignes et des jardins dont il gagnait beaucoup. Il était aussi connu comme un escroc et un trompeur, qui ne laissait jamais échapper un sou qu'il avait mis dans sa poche. Il s'adressa au juif avec respect : « Señor Di Fijutto, je vous salue !

– Bienvenue chez moi. Qu'est-ce qui vous amène ?

– La pauvreté, répondit le marchand, c'est ce qui m'amène chez vous. J'ai en ce moment l'occasion de réaliser une affaire importante, mais pour cela j'ai besoin d'une somme de deux cent lires pour une période de six mois, et après cela je vous les rendrai entièrement… »

Le señor Di Fijutto, qui savait que cet homme ne tenait jamais sa parole, lui répondit : « Je suis prêt à vous donner ce que vous demandez. » Le visage du marchand s'illumina de joie. Le señor sortit de sa poche un paquet de bons et lui écrivit un bon valable pour une période de six mois, qu'il lui fit signer. Ensuite il lui demanda de lui trouver un garant qui signerait une garantie pour le prêt.

Le marchand fut vexé. « C'est à moi que vous demandez un garant ? J'ai de grands biens, pourquoi pensez-vous que je sois pauvre ? Cette demande me blesse, à qui vais-je m'adresser pour vous amener un garant ? On va se moquer de moi ! » Mais Fijutto refusa de lui accorder le prêt sans un garant qui signerait pour lui.

Quand il vit qu'il ne pouvait pas échapper à cette exigence, il éleva un peu la voix, et dit d'un visage sévère : « Si vous voulez, donnez-moi l'argent, et sinon, ne me le donnez pas. Si vous me demandez une garantie, Alla-h sera mon témoin et mon garant ! »

Quand le señor entendit ce qui était sorti de sa bouche, il voulut sanctifier le Nom du Ciel. Il hocha la tête en signe d'accord, comme pour dire : si tel est le garant, voici le prêt, vous n'avez qu'à l'emporter. Il lui compta deux cents lires et les lui mit en main. Le marchand sortit de sa poche un mouchoir rouge, enveloppa dedans les deux cents lires et les mit dans son sein, très satisfait. Ensuite, ils se séparèrent en paix. Le marchand se réjouissait d'avoir réussi à extorquer par ruse deux cents lires au señor, qu'il n'avait pas la moindre intention de lui rendre.

Le soir, au crépuscule, le marchand se promenait dans la rangée de choux de l'un de ses jardins potagers, et il voulut faire ses besoins. Le paquet d'argent qu'il avait en poche le gênait, et il le posa entre les feuilles de chou qui poussaient là. Or le chou, quand tombe l'obscurité, ouvre ses feuilles et s'épanouit, et avec le lever du soleil elles se referment d'elles-mêmes, chaque jour.

Quand il eut fini de faire ses besoins, il oublia le paquet et se dépêcha de rentrer chez lui pour dormir du sommeil du juste. Au petit matin, il voulut vérifier l'argent, mais à sa stupéfaction, il ne le trouva pas !

Il se rappela immédiatement qu'hier soir, au crépuscule, il l'avait sorti de sa poche dans le jardin, pour pouvoir faire ses besoins. Il se rendit directement au potager, où il se mit à chercher partout, mais en vain. Comme nous l'avons dit, la nature du chou est de se refermer au lever du soleil, et il s'était refermé sur le paquet d'argent. Il rentra chez lui dans tous ses états.

Deux fois au cours de la semaine, les gardes du potager se promenaient entre les rangées de légumes, en cueillant tous les choux qui avaient l'air gros et murs pour les apporter au marché local afin de les proposer à la vente. Ce jour-là, ils se promenèrent entre les rangées de légumes, et avisèrent un gros chou, qui contenait le paquet d'argent dans ses feuilles. Comme à leur habitude, ils l'emmenèrent au marché local, où ils le proposèrent à un maraîcher qui cherchait de beaux fruits et légumes.

Le chou lui plut beaucoup, et tout en le soupesant pour apprécier son poids, il appela à haute voix l'un de ses serviteurs : « Amène ce chou au señor Di Fijutto. Il y a quelques jours, il m'a demandé, si je trouvais un beau gros chou, de le lui amener… »

L'employé fit immédiatement ce que demandait son maître, et apporta le chou chez le señor, où il le remit aux mains loyales de la servante, qui se mit immédiatement à détacher les feuilles du chou avec précaution. Tout à coup, elle découvrit un morceau de fil rouge, et comme elle n'avait jamais vu cela de sa vie, elle appela le señor à son aide. Il enleva avec précaution les feuilles du chou une à une, et tout le paquet se retrouva entre ses mains. Il l'ouvrit, en pensant aux instants que le marchand avait passés dans son bureau. La couleur, se disait-il, ressemblait à celle de son mouchoir. La somme, quand il la compta, était également identique à celle du prêt…

L'excitation du señor s'accrut. Il dit à haute voix la bénédiction : « Béni soit Celui qui rend ce qui est perdu à ses propriétaires ! » En effet, il avait déjà cru en lui-même que cet argent était perdu.

Six mois plus tard, le marchand se présenta dans son bureau, et commença à s'excuser en disant qu'il n'avait pas l'argent pour le moment, et qu'il demandait un délai de quelques mois supplémentaires, y compris avec intérêt, car il jurait ses grands dieux qu'il était prêt à payer. Comme pour prouver sa droiture et sa sincérité, il raconta qu'il n'avait pas du tout profité de cet argent, il l'avait perdu de façon mystérieuse, il se rappelait seulement l'avoir sorti de sa poche dans le potager, et ne l'avait plus jamais revu…

Alors, le señor ouvrit le paquet qu'il avait caché, se tourna vers l'Arabe et lui dit : Est-ce que ce paquet est fait avec votre mouchoir ?

– Effectivement.

– Maintenant, lui dit le señor, dites-moi la vérité. Aviez-vous l'intention de me payer cette dette, quand vous avez emporté l'argent ?

TES YEUX VERRONT TES MAITRES
RABBI YAAKOV ‘HAÏM SOFER ZATSAL

« La sainteté de la bouche », c’est ce que dit un jour le Roch Yéchiva de Porat Yossef, le gaon Tsvi Yéhouda Tsadka zatsal, « est ce qui a soutenu deux grands d’Israël. L’un est Rabbi Israël Méïr HaCohen zatsal de Radin, auteur de « Michna Beroura », et l’autre Rabbi Ya’akov ‘Haïm Sofer zatsal, auteur de « Kaf Ha’Haïm », qui ont mérité d’être considérés comme les plus grands décisionnaires de leur génération, et dont les ouvrages de halakha ont constitué un héritage incontournable pour toutes les diasporas de tout le peuple d’Israël, des livres sur lesquels on règle sa conduite dans chaque maison juive.

Le silence adopté par le grand gaon Rabbeinou Ya’akov ‘Haïm Sofer zatsal était célèbre. Il s’y accrochait avec obstination dans tout ce qu’il faisait et dans toutes les fibres de son être, de sa bouche sainte et pure qui avait adopté à merveille cette qualité du silence. On ne l’a jamais vu de sa vie dire une parole superflue, et tout ce qu’il faisait était saint.

Le disciple de grands

Rabbi Ya’akov ‘Haïm Sofer est né en 5636 dans la grande ville de sages et d’érudits de Bagdad en Irak. Il apprit la Torah et la sainteté chez son père le gaon et pieux Rabbi Yitz’hak Baroukh fils de Rabbi Eliahou, qui enseignait à Bagdad.

Rabbi Ya’akov a mérité d’être éduqué et de recevoir la Torah de Rabbi Abdallah Somekh, Rabbi Elisha Dangour et Rabbi Yossef ‘Haïm (le Ben Ich ‘Haï), que leur mémoire soit bénie. Rabbi Yossef ‘Haïm estimait particulièrement son élève si doué et qui avait des talents et des forces de l’âme si extraordinaires, et il contribua beaucoup à faire grandir en Torah et en crainte du Ciel cette personnalité exceptionnelle.

Dès sa jeunesse, Rabbi Ya’akov Sofer mérita de venir s’installer à Jérusalem, où il se fit connaître comme un talmid ‘hakham extraordinaire à la fois dans la Torah révélée et dans la kabbala, très modeste, et comme quelqu’un en qui se trouve l’esprit de Hachem. Dans le petit grenier proche du beit hamidrach « Chochanim LeDavid », il s’installa pour étudier la Torah de toutes ses forces. Les anciens de Jérusalem parlaient avec émerveillement de l’éclat de son visage, en particulier quand il disait une bénédiction, et de l’extraordinaire concentration et enthousiasme de sa crainte et de son amour du Ciel, qui se communiquaient à tous eux qui l’entendaient.

C’est toi le tsaddik !

Le nom de Rabbi Ya’akov Sofer est lié à une histoire merveilleuse qu’ont racontée les anciens de la génération :

Une certaine nuit, l’ange préposé à prendre les âmes vint se présenter à lui afin de prendre la sienne.

Pourquoi, lui demanda Rabbi Ya’akov, veux-tu prendre mon âme ?

Il répondit:

Un décret a été pris au ciel contre le peuple d’Israël, et il a été décidé de prendre l’âme de l’un des sages de la génération.

Je ne suis pas un tsaddik, affirma Rabbi Ya’akov, tu n’as rien à chercher chez moi, sans compter qu’en ce moment je n’ai pas de temps pour les gens comme toi, je n’ai pas encore terminé mon travail sacré, la rédaction de « Kaf Ha’Haïm ». Va chez Rabbi Ye’hezkel Ezra Halévi, c’est un tsaddik d’une grande sainteté, et vois ce qu’il dit.

C’est ce que fit l’ange de la mort.

Il alla chez Rabbi Yé’hezkel Ezra Halévi, le réveilla, et lui dit ce qu’il lui dit. Rabbi Yé’hezkel se fâcha et lui répondit : « Va-t-en, sinon je vais te tuer par les noms sacrés ! » L’ange voulut se justifier devant lui en disant : « Je suis venu chez toi envoyé par Rabbi Ya’akov Sofer, qui m’a dit que c’était toi qui étais digne d’être appelé tsaddik, et que je devais prendre ton âme. »

« Retourne chez lui, dit Rabbi Yé’hezkel, et dis à celui qui t’a envoyé que moi je ne suis pas tsaddik, c’est lui le tsaddik ! »

Ainsi les deux côtés continuèrent à discuter entre eux sur qui était tsaddik, jusqu’à ce que Rabbi Yé’hezkel dise: « Va chez le ‘hakham Yitz’hak Chrem, c’est un tsaddik, a priori c’est un tsaddik comme lui que voulaient dire ceux qui t’ont envoyé. »

Au matin, raconta plus tard le gaon Rabbi Yéhouda Tsadka zatsal, si je ne l’avais pas vu de mes yeux, je ne l’aurais pas cru. Je suis venu à la synagogue « Chochanim LeDavid » pour la prière de cha’harit, et j’ai trouvé Rabbi Yé’hezkel sans talit ni tefilin en train de marcher de long en large, jusqu’à ce que tout à coup apparaisse à l’entrée de la synagogue la noble silhouette de Rabbi Ya’akov Sofer. Rabbi Yé’hezkel s’est dépêché de venir à sa rencontre avec étonnement : Qu’est-ce que tu m’as fait hier soir, qui as-tu envoyé chez moi? Et Rabbi Ya’akov lui répond simplement: « Que puis-je faire, moi je ne suis pas tsaddik, c’est par erreur qu’il m’avait été envoyé. C’est toi le tsaddik, c’est pourquoi je l’ai envoyé chez toi, qu’est-ce que j’ai dit de mal ? Par la force de tes ordres, on le renverra les mains vides. »

Rabbi Yé’hezel protesta: « Moi, je suis un tsaddik? C’est toi le tsaddik ! »

D’accord, répondit Rabbi Ya’akov, mais qu’est-ce qu’il est devenu?

Je l’ai envoyé, dit Rabbi Yé’hezkel, chez le ‘hakham Yitz’hak Chram.

Malheur, dit Rabbi Ya’akov en frappant des mains de douleur, qu’as-tu fait ? Le ‘hakham Yitz’hak n’est pas capable de se battre avec lui, il doit déjà avoir pris son âme. Ils étaient encore en train de parler que l’un des fidèles du Beit HaMidrach rentra, bouleversé, pour raconter en larmes la mort du ‘hakham Yitz’hak Chram...

Tous les jours

Sa journée commençait dès minuit, il se levait comme un lion pour servir son Créateur en disant les bénédictions du matin selon l’ordre des kavanot du Ari zal, et le tikoun ‘hatsot qu’il accompagnait de pleurs et de véritables cris déchirants.

Quiconque a été témoin de ce spectacle terrifiant versait des pleurs d’émotion. C’était le cas de sa famille toutes les nuits : des pleurs de douleur, à entendre les pleurs du chef de famille qui souffrait de la destruction du Temple et de l’exil de la sainte Chekhina. Quand Rabbi Ya’akov apprit que sa famille souffrait quand il disait le «tikoun ‘hatsot », il décida immédiatement d’aller à la synagogue faire ses prières et le « tikoun ‘hatsot » comme il en avait l’habitude à la maison. Ensuite, il étudiait les « Tikounei HaZohar et le « Cha’ar Hakavanot », en reliant la nuit au jour dans l’étude de la Torah.

En plein Chabbat, le 9 Sivan 5694, à l’heure de min’ha, au moment de séouda chelichit, Rabbi Ya’akov ‘Haïm Sofer fut appelé à la yéchiva céleste en laissant derrière lui un riche héritage qui sert de fondation à la halakha dans les maisons de bnei Torah, qui étudient ses ouvrages et observent ce qu’il a écrit.